

Zeitschrift: L'ami du patois : trimestriel romand
Band: 25 (1997)
Heft: 100

Artikel: Le musicien de Sagenboden
Autor: Clef.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-243893>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le musicien de Sagenboden

Sagenboden est un hameau perdu, quelques chalets épars dans le Plas-selbschlund, la haute vallée où coule la Gérine.

C'est là que jadis se passaient les veillées les plus agréables, les plus animées et les plus joyeuses de tout l'Oberland singinois. Ce n'est pas peu dire, car le Senseler a été de tout temps grand amateur de veillées, de musique, de danses, de rires et de chansons.

Autrefois donc, dans une de ces demeures alpestres du hameau, les soirs d'hiver surtout se réunissait une compagnie joyeuse dans la grande chambre commune. Les rouets ronflaient et les langues se déliaient. Les rires et les anecdotes goguenardes fusaient, tandis que la conversation s'animait jusqu'à devenir bruyante ; la porte s'ouvrait soudain et... un petit homme entra, sans frapper et sans saluer, comme inaperçu. Il gagnait aussitôt sa place accoutumée qui était la « catzèta », le petit coin derrière le poêle de molasse, où l'on accède par trois marches de pierre.

Il était hâve, la figure au teint jaunâtre où brillaient des yeux gris cendré, caverneux et clignotants. Il était vêtu un peu comme un étudiant ambulante : béret de velours, long habit gris à basques, pantalon bleu entrant dans de longues bottes noires. Un détail encore : il abritait constamment sous son bras un violon.

Il était généralement bien accueilli, malgré son aspect étrange, taciturne et mélancolique. On ne lui demandait rien, ni d'où il venait, ni qui il était.

La fermière lui apportait dans une soupière la soupe restante du repas du soir, que le bonhomme mangeait avec appétit et sans se faire prier. Puis il sautait de nouveau dans son coin, silencieux, écoutant la conversation.

Lorsque la veillée paraissait tirer à sa fin, lorsque la fatigue et le sommeil freinaient les rouets et alourdisaient les paupières, alors l'hôte taciturne se levait, accordait son instrument et commençait à jouer. D'un coup tout se taisait. Une mélodie enchanteuse et douce s'élevait alors sous les solives basses de la grande pièce rustique.

Les rythmes peu à peu se dégageaient en une danse entraînante. Doucement, les rouets étaient poussés dans un coin, la table, les bancs, les chaises. Les jeunes gens saisissaient les jouvencelles par la taille et les faisaient tourner en cadence. Les bras, les jambes suivaient, frappaient la mesure. Le mouvement, d'abord lent, s'enhardissait et devenait toujours plus rapide. Toujours plus vite, sautait l'archet sur les cordes, c'était comme si des étincelles en jaillissaient. Les joues du musicien s'empourpraient, ses yeux brillaient comme des escarboucles au fond de leurs orbites. Puis le tempo se modérait toujours plus pour finir dans un andante langoureux.

Les rouets reprenaient leur place et le travail recommençait pour un instant encore avec des chants, des youtzes qu'accompagnait l'homme au violon. Vers minuit, on se séparait, chacun regagnant sa demeure dans la nuit étoilée. Le violoniste seul restait



derrière son fourneau. Mais au matin, lorsque les gens de la maison entraient dans la chambre pour la balayer, il n'était plus là.

Homme singulier, le musicien dont on ignorait tout, le nom et l'origine, proférait rarement une parole. Toutefois quand on lui servait quelque nourriture, il remerciait avec un accent guttural et étranger. En été, il errait dans les montagnes tantôt d'un côté et tantôt de l'autre de la Gérine. Pendant le jour, il était invisible, mais chaque soir, à l'orée de la forêt, on entendait de merveilleuses mélodies qui semblaient descendre du ciel. Dans les alpages, les pâtres, sortant des chalets,

laisaient leur travail, les troupeaux faisaient taire leurs clochettes, les oiseaux oubliaient leurs chants, la forêt, son murmure et le zéphir son soupir. La mélodie remplissait l'air jusqu'à la nuit tombante, où cette musique mourait.

Un peu plus tard, descendant de son reposoir dans les grosses branches d'un vieux sapin, le musicien entra dans n'importe quel chalet. Silencieux, il allait quérir une place près du feu où il s'accroupissait, grelottant. On lui laissait volontiers son coin, lui offrant du pain et du lait. Au petit jour, il n'était plus là.

Un pâtre, nouveau venu dans cette

région de la Gérine, ne le connaissant pas et le prenant pour un trimardeur ou un vagabond, lui montra la porte et lui enjoignit de quitter son toit. Mais le musicâtre resta tranquillement assis. Alors le saisissant de sa poigne solide, le berger le passa dehors et claququa la porte après ses talons. Quand il se retourna, l'indésirable était revenu à sa place au coin de l'âtre. Un autre pâtre déclara aussi l'insuccès de sa démarche dans les mêmes circonstances, déclarant n'avoir pu déplacer cet hôte de sa demeure. Il aurait dû, déclarait-il, le porter dehors avec les murs du foyer.

En automne, avec les derniers troupeaux, le musicien descendait, sans être vu de personne, vers la plaine pour animer les veillées du hameau. Personne ne le craignait, il était même le bienvenu, apportant sous le toit où il entrait, avec son jeu, la joie et l'espoir dans les cœurs aux jours laborieux et sombres de la saison hyemale.

Un soir de mai, au temps de l'alpée, alors que les pâtres prenaient pos-

session des alpages, au bruit des chansons et des clochettes qu'agitaient les troupeaux, alors que le soleil dorant les sommets leur jetait son adieu, dans l'air languide, une mélodie suave vibra : le musicien jouait sa berceuse printanière. Puis ce furent des accents plus vifs et soudain un accord discordant jetant une note déchirante dans le crépuscule. Puis... le silence, comme si les cordes ou l'archet s'étaient brisés

Et la nuit tomba. Les étoiles s'allumèrent dans le ciel de la montagne. La mélodie s'était tue pour toujours. L'enchanteur aussi, il avait disparu à jamais.

Toute la contrée regretta son départ.

Les bergers pensent qu'il s'est retiré au sein de la montagne. Reconnaisants, ils lui ont dressé un monument impérissable.

Dans le Plasselbschlund, un alpage porte son nom, le Spielmannli.

Clef.



Utilisons les oeuvres de nos écrivains



Les correspondants cantonaux ne se pressent pas au portillon pour envoyer de la matière pour "peupler" notre périodique. Alors c'est librement que nous puiserons dans notre réserve.

Léon l'HOMME que tout le monde connaît a édité une plaquette très intéressante : "Du printemps à l'automne, souvenirs" qui, sur 160 pages 16 X 24 cm. raconte... entre autres....



Le nouvel-an

Voici qu'une année s'est achevée et qu'une autre a commencé.